

Anne-Camille Allueva, la résonance ou qu'est-ce qu'un espace propose à qui l'habite ?

*La photographie a toujours été hybride. Je me méfie beaucoup de l'idée selon laquelle la photographie est ceci ou cela. En couleurs ou noir et blanc ; narrative ou non-narrative ; ... cela ne m'intéresse pas. Ce sont des façons de simplifier à l'extrême la discipline, afin de pouvoir la classer. Si vous mettez quelque chose dans une catégorie, alors vous n'avez plus besoin d'y penser.*

Liz Deschesnes

Pour appréhender le travail d'Anne-Camille Allueva (1984, vit et travaille à Paris), il faut se déplacer dans l'espace, trouver le bon rythme qui mettra le corps en phase avec les pièces et ce qu'elles ont à dévoiler. Malgré – ou à cause – de l'immobilité, voire de l'impassibilité des objets qui peuplent la pièce, nous ne sommes pas invités à la stricte contemplation statique. Au contraire, il faut se mouvoir, lentement, afin que l'œil se mette lui aussi en mouvement et appréhende les résonances subtiles que la lumière projette sur les surfaces.

Où se trouve-t-on précisément ? Face à un travail sculptural ? Face à une installation abstraite ? À une déclinaison minimaliste et conceptuelle ? Ou face à un travail photographique ? Ici la question est vaine tant les dimensions s'entremêlent, chacune opérant en appui de l'autre, en combinaison, pour donner lieu à une situation relationnelle où s'engagent le corps, l'espace et une forme d'altérité irréductible, la perception visuelle, qui se loge entre les deux et les fait s'articuler dans une constante impermanence.

La citation en exergue de l'artiste américaine Liz Deschesnes, dont le travail explore autrement des ressorts analogues à ceux qui occupent Anne-Camille Allueva, le dit avec d'autres mots : il y a une forme de responsabilité dans la position qu'on adopte face au visible. On peut oublier ce qui agence la manifestation de ce qui apparaît ou au contraire, chercher à le révéler (du côté de l'artiste) et à le percevoir (du côté du spectateur).

Anne-Camille Allueva a longuement étudié et pratiqué la photographie. Depuis plusieurs années, elle n'y a plus recours dans sa pratique artistique, elle ne l'utilise plus comme médium, c'est-à-dire comme un appareillage qui se placerait entre elle et le monde pour « faire image » de celui-ci. Elle choisit plutôt de générer des accidents lumineux, de provoquer des événements sensibles qui nous révèlent le *photographique* là où il agit (une lumière sur une surface), là où il révèle le monde dans sa pure dimension d'apparition (par le reflet, par un éclair inattendu, par une brillance dans un environnement mat, par la transparence, et puis toujours, au final, par la disparition), là où il nous laisse orphelin (de la représentation, de la maîtrise, du contrôle, de la persistance).

A travers des objets en béton coffré qui peu à peu perdent leur surface miroitante, des formes et des surfaces qui jouent avec la réfraction lumineuse ou, plus récemment, des recherches sur les encres transparentes ou les tissus à la trame transformée qui interrogent la notion de « traversée », Anne-Camille Allueva explore la frontière qui sépare visible et invisible. Elle offre des surfaces à la lumière afin que celle-ci en joue et nous amène à regarder autrement la magie d'une forme qui naît, qui se discerne, qui s'efface. Nous qui le plus souvent vagabondons dans le visible sans prêter attention à comment il régule notre présence, nous sommes invités par ces objets silencieux et presque monochromes à en reprendre conscience et connaissance.

AF Lesuisse, juin 2021